

EXTRAITS DE LETTRES

ÉCRITES D'AMÉRIQUE

PAR LE

COMTE DE SÉGUR

COLONEL EN SECOND

DU RÉGIMENT DE SOISSONNAIS

A LA

COMTESSE DE SÉGUR

DAME DE MADAME VICTOIRE

1782-1783

Nantes, le 24 mai 1782.

... A peine étions-nous sortis du port de Brest que le chevalier de Gaston, commandant un brick, vint nous joindre, et nous cria avec son porte-voix de prendre garde à nous, parce qu'il venait de voir des vaisseaux anglais à dix ou douze lieues de nous. Cette nouvelle nous obligea de passer par le Raz, par le Tulinguet, et de nous enfoncer dans le golfe de Gascogne. C'est là que la tempête nous a rudement secoués, et notre position était d'autant plus critique que nous nous trouvions fort près des roches de Glenan où la *Vénus* a péri, par une brume qui nous empêchait de voir à cent toises de nous, et portés par le vent sur ces roches malgré nos efforts. Enfin, à la nuit, craignant d'être au moment de toucher, nous avons osé virer de bord et courir du côté des Anglais pour éviter les roches; heureusement l'obscurité et l'orage nous ont dérobés à leur vue, et le lendemain le vent étant

encore contraire, mais calmé, nous sommes parvenus à entrer dans la Loire. Le prince de Broglie et Lauzun étaient si abattus du mal de mer que lorsque j'allai leur dire que nous étions en danger de périr, ils me dirent que cela leur était bien égal. Je les aurais battus. La nuit de l'orage, je crus bien un moment que tout était fini. Le bâtiment craquait horriblement; les vagues mugissaient en se brisant contre lui; mon lit tantôt était au haut de ma chambre, et tantôt me frappait les reins sur mon canon, lorsqu'un matelot qui était sur le pont fut renversé par une lame, et jeté à croix ou pile au bas de l'escalier au pied duquel est ma chambre. Le bruit de sa chute, celui de la vague, les cris des matelots, le tintamarre de mon sabord enfoncé par une lame d'eau qui entra dans le même instant dans ma chambre en inondant mon lit et en le soulevant, me persuadèrent que tout était dit. Je te jure qu'alors je te dis adieu bien amèrement et bien tendrement. Tous nos marins conviennent que nous avons eu un début bien rude.... J'attends avec impatience le retour

du courrier que nous avons envoyé à M. de Castries¹ et à mon père. J'imagine qu'ils nous ordonneront d'aller à Lorient attendre que notre frégate soit réparée....

Nantes, le 2 juin.

... Nous n'avons pas du tout de nouvelles ici, et nous attendons avec une extrême impatience que vous nous envoyiez de Versailles les détails importants que le vicomte de Mortemart² a dû porter sur l'affaire de M. de Grasse³. On trouve ici que nos ministres affectent trop de courage. Dire qu'il faut redoubler d'activité, c'est bien; dire que

1. Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, marquis de Castries, né en 1727, battit le prince de Brunswick à Clostercamp en 1760, fut ministre de la marine en 1780, maréchal de France en 1783, émigra en 1789, et mourut en 1801.

2. Victurnien-Henri-Elzéar de Rochechouart, vicomte de Mortemart, né en 1757, officier de marine, prit une part brillante aux campagnes de la guerre d'Amérique, et mourut en 1783 à l'âge de 26 ans, ayant atteint le grade de capitaine de vaisseau.

3. François-Joseph-Paul, comte de Grasse, né en 1723, lieutenant général des armées navales, fut vaincu par l'amiral Rodney dans la mer des Antilles, près des Saintes, en 1782, après un combat des plus acharnés. Il mourut en 1788.

tout sera bientôt réparé, c'est trop; dire que le mal est plus grand pour l'opinion que pour le fait, c'est mal, et inutile, car personne ne le croira. Vous pouvez vous rassurer tous sur les dangers de cette guerre pour moi : je vois clair comme le jour à présent que nous ne ferons rien en Amérique. On disait que nous ne pourrions rien faire sans vaisseaux, et Rodney¹ a si bien arrangé les nôtres que je ne peux guère me flatter qu'ils soient en état de me seconder dans mes entreprises. Adieu, mon cœur, tranquillise-toi et aime-moi bien; je voudrais être aussi sûr d'obtenir la première grâce que la seconde.

... Je me suis trouvé ici plus de réputation littéraire que je ne croyais. Tout le monde m'y fête, et me parle de mes vers. Les jolies femmes me disent mes chansons : mais elles ne m'en inspireront pas....

1. George Bridge Rodney, amiral anglais, né en 1717, vainqueur de don Juan Langara en 1780, et du comte de Grasse en 1782. Mort en 1792.

Ce 11 juin.

Me voici encore une fois dans les embarras et dans les ennuis d'un départ; demain à cinq heures du matin je ne serai plus à Nantes et je serai sur la route de Lorient. J'ai reçu une lettre de M. de Vallongue qui me mande qu'il doit être prêt pour remettre à la voile du douze au quinze. Nous arriverons à Lorient le treize : ainsi il est possible que nous en partions deux jours après notre arrivée. Il est possible aussi que nous y restions fort longtemps si les vents nous contrarient....

A Lorient, ce 14 juin 1782.

Je ne suis pas heureux en voiture; j'ai pris une frégate, elle s'est ouverte; j'ai pris une barge pour aller à Nantes, elle a pensé nous noyer; enfin j'ai pris hier une voiture de louage avec le prince de Broglie pour venir

ici, elle a cassé à Vannes. Heureusement le lieutenant-colonel du régiment de Poitou nous a prêté fort obligeamment un fort désobligeant cabriolet qui après nous avoir bien cahotés nous a amenés ici.... Notre frégate sera toute prête et bien raccommodée dans six jours; mais il nous est défendu par M. de Castries de partir jusqu'à nouvel ordre, ce qui nous contrarie beaucoup....

A Rochefort, ce 2 juillet 1782.

Enfin j'ai reçu hier trois lettres de toi, deux par M. de la Tombe et une par le courrier. Tout ce que tu me mandes me fait croire à une paix bien prochaine, et me fait par conséquent fort désirer de ne pas partir; car il est bien dur de quitter tout ce qu'on aime et de faire deux mille lieues pour apprendre là-bas qu'on a fait un voyage inutile.

Le 4 juillet.

Nous sommes toujours ici dans une incertitude aussi impatientante qu'inconcevable, nous nous trouvons placés entre deux ridicules inévitables, celui de revenir à Paris sans avoir été en Amérique et celui d'aller en Amérique pour y apprendre la paix.

Le 7 juillet.

Le baron de Vioménil est arrivé hier et l'ordre de notre départ est arrivé ce matin.

Comme le vent est contraire, nous n'irons à bord qu'après-demain, et nous mettrons aussitôt à la voile, si nous en avons la moindre possibilité.

A bord de la *Gloire*, sous voile, ce 10 juillet.

Me voici encore en chemin, mon cher cœur, mais ce n'est pas pour l'Amérique; les

vents sont encore contraires, et nous quittons la rade de l'île d'Aix pour aller à La Rochelle; nous y serons dans trois heures, et après-demain s'il fait beau nous appareillerons tout de bon pour notre destination.... Je serai beaucoup mieux logé cette fois que je ne l'étais à mon départ de Brest, parce que Lauzun passe sur l'*Aigle* et que je me suis emparé de son poste dans la grande chambre de la *Gloire*. J'ai avec moi Aubert, Evrard, François et Caron. J'ai douze ou treize malles que mes gens ont embarquées assez adroitement, ce qui me donne ma petite tente, tous mes habits, mon linge, un peu de vin et tous mes équipages de chevaux. Ma batterie de cuisine reste avec ma grande tente et mes provisions sûr ce malheureux convoi qui ne part pas. J'en ai chargé Desprès, mon cuisinier, et Antoine. Je te donne tous ces détails parce que je sais que tu t'intéresses à toutes mes petites affaires, et que rien de ce qui regarde ton petit mari ne t'ennuie.

... Tu trouveras mon écriture un peu changée : mais c'est que mes mains tremblent

comme celles d'un vieillard parce que je viens de faire un exercice un peu violent. J'ai monté aux hunes par ces échelles de cordes sur lesquelles tu voyais pendre ces mousses, et j'ai même un peu monté le long d'une corde droite sans échelles. Mais ne crains rien, je me suis fait suivre par des matelots qui m'empêcheraient bien de tomber, et qui trouvent que je m'y prends fort adroitement....

J'imagine que tu t'ennuies bien à Versailles, toujours mille importuns.... Il est bien désolant que tant de préjugés se réunissent pour séparer deux êtres qui auraient tant besoin de ne pas se quitter. Mais le monde a beau être vieux, il n'en est pas moins déraisonnable, il l'est, je crois, en enfance. Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on fait n'a pas le sens commun et l'on passe sa vie à chercher le bonheur, et à s'empêcher sciemment d'être heureux.

A bord de la *Gloire*, en rade de La Rochelle,
ce 11 juillet 1782.

... Je suis enragé d'aller en Amérique pour
y apprendre la paix....

A bord de la *Gloire*, sous voile, le 14 juillet 1782.

Adieu, mon amour, je pars, il fait très peu
de vent, nous n'irons pas bien vite aujour-
d'hui. Je vais m'éloigner de toi, j'ai le cœur
bien triste et bien gros. Adieu, je ne puis
dire davantage, je t'aime et je pars. Adieu.

Ce 16 juillet.

Nous naviguons vers l'Amérique, l'*Aigle*
et nous avec deux bricks, un lougre et un
bâtiment marchand. Nous avons eu assez
joli vent toute la journée. Nous avons eu
connaissance à midi de deux bâtiments qui
avaient l'air de corsaires et qui étaient à trois

lieues au vent à nous. L'*Aigle* nous a fait signal de les chasser, nous les avons joints à quatre heures, et nous avons vu qu'ils étaient ostendais, c'est-à-dire neutres. Ainsi n'y ayant rien à faire nous sommes venus nous rallier à notre commandant. Ce soir, le vent a fraîchi considérablement et nous roulons beaucoup, et nous sommes presque tous malades de la mer....

Ce 17 juillet.

Mon Dieu, que j'ai passé une mauvaise nuit ! La mer était houleuse, mon lit dansait continuellement, mes maudites cloisons faisaient des craquements insupportables, j'ai très peu dormi et je me suis levé plus fatigué qu'avant d'être couché. Les vents sont absolument tombés : nous sommes dans le calme le plus plat. La mer est restée un peu houleuse ; ainsi nous avons l'inconvénient du roulis sans le dédommagement d'avancer, c'est la plus mauvaise position qu'on puisse imaginer. Cela me représente un homme

qui unirait à l'ennui calme de l'indifférence les tourments qu'on éprouve en aimant : les jaloux sans amour sont à peu près dans ce cas-là....

Le 19.

Le vent est devenu très frais et très bon cette nuit. Le vaisseau roule beaucoup mais il me fait moins de mal qu'hier. J'ai fait ce matin un couplet pour Lameth qui est assez gai. Le voici :

Sur l'air : *Il faut quand on aime une fois.*

Quel objet s'offre à mes regards?

C'est un guerrier que j'aime.

Lameth au milieu des hazards

Brillant, quoiqu'un peu blême,

En vérité ressemble à Mars,

Mais c'est Mars en Carême.

Nous avons encore chassé aujourd'hui un bâtiment qui s'est encore trouvé neutre : ainsi pas le moindre coup de canon....

Le 3 août, à l'île de Fereiro, aux Açores.

Quant on ferait le temps exprès, il ne serait pas plus contrariant. Nous n'avons jamais pu aller à l'île de Fayal où nous voulions relâcher, et nous avons en vain voulu mouiller ici, la rade est trop peu sûre. Pendant que nos frégates se tiennent sous voile et attendent qu'on leur apporte de l'eau, le prince de Broglie, Loménie, Vaudreuil, Lameth et moi nous sommes venus à terre dans un petit canot; lis la lettre de mon père et tu verras ce que je pense de ce pays-ci qui est très peu connu....

Je t'envoie un conte que je crois joli.

A Philadelphie, ce 16 septembre 1782.

Je ne te manderai pas de détails sur mon voyage, parce que mon père te lira la lettre que je lui écris; c'est la relation la plus serrée et la plus précise que j'aie pu faire des aven-

tures extraordinaires qui me sont arrivées. Je viens de traverser seul à cheval une petite partie du Maryland, le comté de Delaware ; à peine arrivé à Philadelphie, et ayant remis mes dépêches aux ministres américains, j'ai reçu les paquets pour l'armée tant du Congrès que de notre Cour, avec ordre de M. de Vioménil de partir en diligence pour les porter à l'armée qui est sur la rivière du Nord avec l'armée américaine. J'ai à peine le temps de t'écrire, ce qui me contrarie plus que toutes les contrariétés possibles et je crains bien que cette lettre-ci ne t'arrive point, tous les ports d'Amérique étant actuellement bloqués par les Anglais. Quoique j'aie été malade du mal de mer toute la traversée, je jouis d'une santé parfaite, et les maladies m'ont épargné comme les coups de canon. Mon père te lira le détail du combat que nous avons eu pendant trois quarts d'heure seuls, et pendant trois heures avec l'*Aigle* contre un gros vaisseau de guerre. J'ai bien pensé à toi pendant ce moment critique, et au milieu d'une grêle de boulets et de balles qui sifflaient à nos oreilles j'ai

baisé bien tendrement ton portrait en présence du prince de Broglie, qui en a été attendri, et qui l'a baisé aussi; dans toute autre circonstance j'en aurais été jaloux. Nous avons bien pensé périr dans la Delaware, comme tu le verras. Nous nous sommes sauvés à terre sans une chemise, ni un seul domestique, mais par un miracle presque incroyable la *Gloire* s'est sauvée, et l'*Aigle* seule a péri. Evrard s'est sauvé à terre tout seul, a fait trente lieues à pied, et vient de me rejoindre ici, ce qui me fait grand plaisir; j'aurais eu bien de l'embarras, s'il m'avait fallu, étant sans effets comme je le suis, aller encore sans un seul domestique avec toutes mes dépêches au nord de l'Amérique. Tous nos dangers sont finis, et nous n'espérons pas ici tirer un seul coup de fusil de la campagne; nous ne pouvons rien faire n'ayant pas de supériorité maritime, et les Anglais paraissent décidés à se tenir sur la défensive. Ils parlent même d'évacuer New-York; mais je n'y crois pas.... Je suis un peu contrarié de recevoir l'ordre de partir si vite; j'espérais rester à Philadelphie quelques jours....

Dis à mon frère que c'est de la *Ville des Frères* que je lui mande que je l'aime de tout mon cœur.

Au camp de Piskill, ce 26 septembre 1782.

Me voici enfin à notre armée, au terme de mon voyage, mais non pas au comble de mes vœux, car je n'y serai que lorsque je te reverrai. J'ai été reçu ici à merveille par les généraux et par les officiers.... J'ai fait mon voyage le plus heureusement possible, je me suis fait entendre partout, et bien m'en a pris, car François et Evrard qui me suivaient ne pouvaient m'être d'aucun secours, et ne savent même pas demander leurs besoins. J'avais un peu peur d'être attaqué, passant seul à huit lieues de l'armée anglaise, et je ne conçois pas encore qu'on ne m'ait pas donné d'escorte, m'ayant chargé de si importantes dépêches. Heureusement elles et moi nous sommes arrivés sans mésaventure. Ce qui me contrarie, c'est d'être à l'armée sans nul effet, avec l'habit

que j'ai sur le corps et sans une chemise. Je n'aurai peut-être mes gens et mes affaires que dans un mois. Saint-Maime¹ y a suppléé en me prêtant la moitié de tout ce qu'il a et en me donnant une jolie tente. Je tiens même maison, car je me suis mis de moitié avec lui; nous commencerons notre ménage le mois prochain.... Conviens qu'il est dur, après s'être ruiné à faire un brillant équipage, de se voir nud, et obligé de vivre d'emprunt.... Nous allons marcher en avant, peut-être trouverai-je le temps et l'occasion de t'écrire plus longuement du premier camp.

Au camp de Crampont, 3 octobre 1782.

Voici déjà quelques jours que je suis dans ce nouveau camp d'où je crois que nous partirons bientôt pour nous rapprocher encore plus de New-York. Nous serons près

1. Jean-Baptiste-Louis-Philippe de Félix de Saint-Maime, plus tard comte du Muy, né en 1755, fut lieutenant général en 1792, et servit dans les armées de la République. Pair de France sous la Restauration, il mourut en 1820.

des ennemis toute cette campagne, mais il est bien sûr que nous ne les verrons pas : ils se tiennent dans leurs forts, et si notre campagne est rude pour la fatigue, elle sera nulle pour le danger.... M. de Rochambeau me traite comme je pouvais le désirer ; il a la bonté de ne me rien cacher, ce qui fait que je me suis imposé la loi de ne pas mander la moindre nouvelle, pas même les marches les moins cachées. Le général Washington m'a reçu avec beaucoup de cordialité ; si tu veux le connaître, relis le portrait qu'en a fait le chevalier de Chastellux dans son journal, et ce sera tout comme si tu l'avais vu. J'ai plusieurs fois déjà été de service, et j'espère que si on faisait quelque chose, je commanderais les grenadiers et les chasseurs. Je compte aller demain à notre ancien camp pour remonter la rivière du Nord et pour voir le fort de Westpoint, une des clefs de l'Amérique. C'est ce que le traître Arnold voulait, il y a deux ans, livrer aux Anglais.

Au camp de Crampont, ce 5 octobre 1782.

J'ai fait avec beaucoup de plaisir mon voyage de Wesspoint, et j'y ai été reçu à merveille par le général Knox¹, qui est un des meilleurs et des plus aimables généraux de l'Amérique. Je n'étais accompagné que de M. du Plessis-Mauduit², officier d'artillerie, fameux pour plusieurs actions d'intrépidité que les plus braves Romains n'auraient pas désavouées. J'ai vu avec intérêt cette effrayante rivière du Nord ou d'Hudson qui a plus d'une lieue de large, et qui coule entre deux chaînes de montagnes inhabitées, couvertes de vieux pins, d'antiques chênes et de noirs cyprès. Cet aspect âpre et sauvage me communiquait des impressions nobles, tristes, profondes et un peu romanesques qu'augmentait la conversation

1. Henri Knox, général américain, né en 1750, se distingua dans la guerre de l'Indépendance et fut secrétaire de la guerre de 1790 à 1794. — Mort en 1806.

2. Thomas-Antoine de Mauduit du Plessis, né en 1753, officier d'artillerie, fut massacré à Port-au-Prince, dans une émeute de nègres, en 1791.

de Mauduit qui me rappelait tout ce qui s'était passé sur ce singulier théâtre, où depuis cinq ans la liberté combat contre la tyrannie. En voyant ces masses hideuses de rochers, ces abîmes sans fond, ces immenses forêts, on ne conçoit pas la folie des Anglais d'avoir espéré un instant de réduire un peuple animé par l'amour de la liberté, et défendu par ces inexpugnables remparts. Je ne fais point de journal, mais j'observe, je retiens, je te ferai ma relation de vive voix, et tu verras, je crois, que j'ai vu l'Amérique autrement que la plupart de ceux qui y ont été. Jusqu'à présent j'aime les Américains, mais je leur trouve des vertus qu'on leur refuse, et des défauts qu'on n'a pas remarqués. Je me conforme à leurs usages, je respecte leurs mœurs, c'est le seul moyen de les bien connaître. Je voudrais habiter ce pays avec toi; crois-moi, il vaut mieux que le nôtre pour des gens qui aiment la vertu. Il faut un peu fuir les hommes lorsqu'on veut fuir la corruption. Les forêts encore un peu désertes, voilà la seule patrie des gens honnêtes, le commen-

cement de la civilisation, voilà le temps de leur règne. Avant cette époque on est trop grossier, après on est trop blasé pour être vertueux.... Mes gens n'arrivent pas; la complaisance de Saint-Maime ne s'épuise pas, mais ma patience s'épuise. Je suis las d'user les chemises, les bas, les peaux d'ours des autres. D'ailleurs ma canonnière est trop petite pour y faire du feu, et cette côte septentrionale devient bien froide. Il est vrai que par hasard heureux ma constitution paraît devenir plus forte à mesure que la vie que je mène devient plus dure. On paraît m'aimer assez ici : je tâche de montrer beaucoup de zèle et de simplicité. Si je n'ai pas de succès, cette précaution me ménage d'avance l'indulgence publique; si j'en ai, j'exciterai moins l'envie. J'ai relu *Télémaque*, c'est la meilleure leçon pour un jeune homme qui arrive à une armée.... J'aimerais assez la vie active des camps, si on pouvait être seul une heure, mais ou l'on est à courir, ou l'on reçoit des visites, et les tentes n'ayant pas de clefs, ni les importuns de mesure, on n'est jamais

à soi un instant. Ce qui décourage d'ailleurs d'écrire est la certitude que les lettres n'arriveront pas. Je t'en ai envoyé plusieurs petites par des bâtimens marchands. Je doute fort qu'elles passent : tous les ports sont bloqués par les Anglais. Ils ont beaucoup de vaisseaux et de frégates partout, mais surtout une fourmilière de petits corsaires qui sont sans pitié pour les correspondances. En vérité, c'est cruel ; je voudrais qu'on ne prît que les dépêches des cours, et qu'on respectât les correspondances particulières. Il faut que les barbares qui les interceptent n'aient jamais aimé, ou qu'ils aient les cœurs plus durs que leurs canons....

Au camp de Crampont, entre la rivière du Nord et celle du Croton, le 12 octobre 1782.

Mes gens sont arrivés il y a peu de jours, ainsi j'ai Aubert, Pilois, Evrard, Carin, votre ami François et la petite Cibèle, qui n'a rien perdu dans ses voyages que la virginité. J'ai une petite tente ronde que j'ai fait plan-

cheyer, et dans laquelle j'ai fait faire une cheminée. C'est là mon cabinet de travail, je couche dans ma canonnière, que j'ai fait paver et recouvrir d'une autre toile; j'ai un bon lit, de bonnes peaux d'ours, à peine m'aperçois-je que je suis en plein champ, et je suis surpris souvent, en ouvrant ma tente, de voir d'un côté mon camp, mes soldats, et de l'autre une immense forêt à laquelle je suis adossé. J'ai deux autres canonnières dont l'une loge mes gens, et l'autre mes malles : ajoutez à cela cinq chevaux, un cabriolet et un chariot, vous aurez l'état entier de mon équipage. Je tiens maison de moitié avec Saint-Maime. Deux ou trois fois par semaine nous donnons à manger à seize personnes, et les autres jours nous dînons chez les généraux. Les jours de marche nous nourrissons les officiers du régiment.

Nous ne nous battons point, nous ne pouvons pas manœuvrer étant dans un canton où il n'y a que des forêts et des rochers, et cependant toute notre journée est prise, sans que nous ayons deux heures pour lire ou pour écrire.

Voici la vie que je mène ici. Je me lève à six heures et je m'habille à sept, je vais recevoir les comptes de ce qui s'est passé dans les vingt-quatre heures au régiment, et j'en rends compte à Saint-Maime. A huit, je fais manœuvrer la garde du régiment, à neuf, on fait défiler la garde de la brigade. Je reviens ensuite déjeuner, ou en viande, ou avec du café ou du thé. A dix, je viens lire, à onze heures, je reçois les officiers du régiment jusqu'à une heure, à une heure je vais à cheval faire quelque visite aux généraux qui logent à une lieue les uns des autres. A deux, je vais à l'ordre au quartier général, encore à cheval. A trois, je remonte à cheval et je vais dîner. A six, je lis jusqu'à sept heures. A sept, je reprends l'éternel cheval, et je vais prendre le thé chez le chevalier de Chastellux. A neuf ou dix, je reviens me coucher. Les jours où je suis de service, je vais à cheval la nuit ou le jour voir si tous les postes nous gardent bien et observent leur service, ce qui est une tournée de deux ou trois lieues. Ajoutez à cela quelques promenades que je fais de temps en

temps à huit heures du matin (au lieu d'exercer la garde) soit seul, soit avec M. de Rochambeau, pour connaître le pays, avec l'attention d'avoir une escorte de houzards lorsqu'il se hasarde en avant. Et tu auras une idée juste et détaillée de ce que je fais ici. Comme le général m'a mis dans ses secrets, je te dirais bien ce qu'on fera, mais je ne le puis, parce que ma lettre pourrait être prise.

Au camp de Providence, ce 16 novembre 1782.

J'arrive dans l'instant d'un voyage que je viens de faire pour voir New-London que les Anglais, aux ordres du traître Arnold, ont ravagée l'année dernière, et pour voir Rhode-Island et Newport que M. de Rochambeau a occupés si longtemps. J'y ai vu avec intérêt les ouvrages des Anglais quand M. d'Estaing avait voulu s'en emparer, ceux des Américains lorsqu'ils voulurent les y attaquer, et surtout ceux de notre armée. J'ai trouvé la ville de Newport fort

jolie, et habitée par des femmes charmantes ; nous leur avons donné une petite fête et un bal, qui m'ont d'autant plus convenu ce jour-là, que j'étais transporté du plaisir que m'avaient fait des lettres de toi que je venais de recevoir. Ces lettres, les premières que j'ai reçues en Amérique, sont à la vérité d'une bien vieille date : elles sont du premier août.... Ma santé est toujours excellente en dépit de la quantité de thé qu'il faut prendre chez les femmes par galanterie, et du vin de Madère qu'il faut toute la journée boire avec les Américains par politesse. Nous venons cependant de faire des marches fort pénibles de la Rivière du Nord ici, ayant souvent de la pluie, et souvent des gelées aussi fortes qu'on en voit à Paris au mois de janvier. Les colonels ont eu permission d'être logés, mais souvent les maisons qu'on nous donnait étaient tellement dénuées de portes et de fenêtres que je leur préférais ma tente. Quelquefois cependant j'ai trouvé de jolis logements, comme à Danbury, Newton, Farmington, Harford, et ici j'ai au milieu des bois une petite maison fort simple, mais fort

chaude et fort commode. C'est d'autant plus heureux qu'il est possible que nous y restions une quinzaine de jours parce que la marine n'est pas prête, et que nous attendons qu'elle le soit pour nous rendre à Boston, dont nous ne sommes qu'à trois jours de marche. Il est actuellement décidé que nous allons aux Iles, parce qu'on est à peu près sûr que les Anglais ont évacué Charlestown, et qu'ils vont ôter de New-York toutes les troupes anglaises qu'ils porteront dans l'Amérique méridionale pour attaquer nos Iles, ou pour défendre les leurs, ne laissant à New-York que les troupes Hessoises. Je ne doute pas qu'après la prise de Gibraltar¹ notre ministère n'envoie aux Iles assez de vaisseaux espagnols et français pour nous assurer la supériorité maritime et pour nous donner les moyens d'y faire quelque chose de brillant.

1. On sait que Gibraltar, assiégé par les Français et par les Espagnols, ne put être réduit, et que le siège n'était pas terminé lorsque la paix fut conclue.

A Boston, ce 6 décembre 1782.

Depuis que je ne t'ai écrit je suis resté au camp de Providence, trouvant assez d'agrément dans la société de cette petite ville, où il y a beaucoup de jolies femmes, mais me fatigant beaucoup à cause de l'éloignement de mon quartier, qui était placé dans les bois à deux lieues de tout le monde. Le 30 de novembre le chevalier de Chastellux qui devait déjeuner chez moi avant de me quitter, m'a échappé et est parti sans vouloir me dire adieu; il a peut-être bien fait, nous nous serions inutilement attendris, mais cependant j'ai bien de la peine à lui pardonner de m'avoir privé du bonheur de l'embrasser encore une fois. N'ai-je pas raison de l'aimer : c'est le meilleur général, le meilleur ami, le meilleur homme, le meilleur écrivain que je connaisse.... Le lendemain de son départ, l'armée s'est mise en mouvement pour cette ville-ci; nous marchions par régiment, j'ai commandé le mien, car tu sais que

j'ai toujours la besogne impatientante, et l'approche de l'embarquement avait soufflé dans le cœur de nos soldats la rage de la désertion. J'ai cependant si heureusement placé et veillé mes petits camps à Dudham et à Wrendham que je n'ai presque rien perdu. Je suis arrivé ici le 4 décembre, très bien tenu, attirant les yeux et les éloges des dames de Boston, qui ont trouvé notre régiment charmant ; et après avoir embarqué nos troupes, je suis venu m'installer dans mon logement, charmé de ne plus avoir de camps ni de routes, car au mois de décembre cette espèce de promenade éternelle est peu agréable, et devient insupportable lorsque cela se trouve précisément au Nord de l'Amérique.

Bozon a fait une démarche qui a parfaitement bonne grâce. Le chevalier de Chastellux voulait le ramener en France : il a senti que pour un jeune homme il pouvait être fâcheux de n'être arrivé dans le Delaware que pour en repartir trois mois après sans avoir rien vu, et pour quitter l'armée dans l'instant où elle pouvait être le plus

active. Il a demandé permission de rester avec nous, et le Chevalier l'ayant refusé en lui disant que c'était à lui que ses parents l'avaient recommandé, et qu'il ne pouvait prendre sur lui de l'envoyer aux Iles, les autres généraux n'ont pas pu le prendre pour aide-de-camp. Il m'est venu peindre sa douloureuse position : je lui ai dit que je ne pouvais que le plaindre et non le conseiller. Mais lui m'ayant dit que son parti était pris, qu'il ne demandait pas de conseil, qu'il voulait aller aux Iles comme chasseur, et qu'il désirait de préférence s'embarquer comme soldat avec moi, je n'ai pu que le louer et le remercier. Avant de l'accepter, j'en ai parlé à M. de Rochambeau, qui m'a dit que comme général il l'ignorait, mais que comme particulier il l'approuvait de tout son cœur. J'en ai aussi parlé au Chevalier qui m'a un peu grondé, mais qui m'a grondé à tort. Une fois ces précautions prises, j'ai donné à Bozon un de mes habits et deux épaulettes de laine verte, et il est arrivé à Boston sous cet habit, et défilant à pied avec sa compagnie et le fusil sur l'épaule. Il a joui

tout de suite du succès qu'il méritait ; l'enthousiasme a été général ; il sera en arrivant aux Iles aide-de-camp d'un de nos généraux. En attendant comme les colonels ont dans notre armée la permission d'avoir un aide-de-camp pris dans leur régiment, il est le mien....

Comme la flotte ne sera prête que dans quinze jours au plus tôt, je ne vais pas à bord tout de suite, et je suis établi à Boston dans une petite maison où règnent la propreté anglaise et la bonhomie américaine. J'y suis couché aussi bien qu'à Paris ; j'y parle anglais tant qu'on veut, et j'y suis choyé comme l'enfant de la maison. Je suis charmé de pouvoir rester quelque temps dans cette ville : elle est belle, riche, peuplée. Il y a beaucoup de femmes aimables et de personnages intéressants. Je cherche à m'y lier avec les *Cooper*, les *Adams*, les *Hancock* ; ils me reçoivent parfaitement bien : ce sont les premiers moteurs de cette révolution, ce qui les rend bien intéressants à connaître. Dans quelques jours, je t'en parlerai avec plus de détails. L'homme chez qui je suis logé s'appelle le capitaine Philipps ; c'est un

gros et grand Américain qui aime beaucoup à politiquer et à boire. Il a été fort maltraité par les Anglais, et il cherche à s'en venger en traitant un colonel français le mieux qu'il lui est possible. Mistress Philipps, son épouse, est assez laide, mais en revanche passablement ennuyeuse, au reste très bonne femme. Elle me fait fort bien tous les matins les honneurs de son thé qui est très fort, et de son café qui est très faible selon l'usage américain. Miss Maby Philipps a bien envie qu'on lui dise qu'elle est jolie, et je lui fais ce plaisir-là quoique ce soit un peu badiner avec la vérité. Cependant elle est bien faite et mieux que mal. Mes hôtes sont d'une obligeance sans exemple pour moi et pour tous mes gens....

A Boston, ce 11 décembre 1782.

Voici la dernière lettre que tu recevras de moi d'ici à longtemps. Je vais mettre à la voile demain, ou après-demain, et je vais quitter avec un regret infini un pays où l'on

est ce que l'on doit être, franc, loyal, honnête et libre. Je voudrais y vivre avec toi, nous y serions bien heureux. On y pense, on y dit, on y fait ce qu'on veut; on n'est nullement forcé d'y être ni riche, ni bas, ni faux, ni fol, ni courtisan, ni militaire; on peut y être simple, extraordinaire, voyageur, sédentaire, politique, littérateur, marchand, occupé, oisif, personne ne s'en choque. En suivant un petit nombre de lois simples, en respectant les mœurs, on y est heureux et tranquille : c'est en les bravant qu'on est à la mode à Paris. J'ai été traité en frère par toute l'Amérique; je n'y ai vu que confiance publique, hospitalité, cordialité. Les filles y sont coquettes pour trouver un mari, les femmes y sont sages pour conserver le leur, et ce dont on rit à Paris sous le nom de cocuage fait frémir ici sous le nom d'adultère. Je sais que ce pays-ci ne peut conserver longtemps des mœurs aussi pures, mais ne les gardât-il qu'un siècle, n'est-ce rien qu'un siècle de bonheur? Au milieu des horreurs d'une guerre civile, ils soupçonnent si peu les hommes de malhonnêteté que dans leurs

petites maisons de bois, au milieu d'immenses forêts, leurs portes ignorent les verrous et n'ont que des loquets, leurs coffre-forts restent ouverts ainsi que leurs armoires dans les chambres des étrangers et des valets auxquels il donnent l'hospitalité, et ils vous laissent seuls avec leurs filles de seize ans dont la pudeur est la seule défense, et dont la familiarité naïve atteste l'innocence, et se fait respecter par les gens les plus corrompus. J'ai vraiment le cœur serré en quittant ce pays-ci....

Je suis enchanté de mon séjour à Boston ; j'y ai vu des hommes de lettres, de génie, qui sont devenus mes amis, et avec lesquels je reste en correspondance : je m'en éloigne avec une vraie douleur. Le vaisseau que je monte est commandé par un homme aimable et qui jouit de la meilleure réputation : il m'a logé seul dans la chambre du conseil. Je suis embarqué avec Lameth, Lynch¹ et Bozon.

1. Isidore de Lynch, né en 1755 d'une famille irlandaise, fut lieutenant général en 1792 et commandait une division sous les ordres de Kellermann à la bataille de Valmy. Incarcéré en 1793, il ne reprit pas de service après sa libération, fut inspecteur des revues sous l'Empire, et mourut en 1841.

A bord du *Souverain*, ce 23 décembre, à Boston.

Nous avons tiré le coup de canon de par-tance; le *Triomphant* a fait le signal de désafourcher, le vent est favorable, et vraisemblablement nous quitterons d'ici à deux heures ce continent heureux où je voudrais passer toute ma vie avec toi, loin des faussetés de Versailles et des folies de Paris. Tu connais mon peu de goût pour la mer, aussi tu dois croire que je suis véritablement contrarié de penser que je vais encore passer la plus grande partie de la campagne sur ce triste élément. D'ici je vais au moins être un mois embarqué jusqu'à mon arrivée aux Iles; de l'endroit où je serai arrivé, quelque expédition qu'on veuille faire, il faudra m'embarquer de nouveau, et l'expédition faite ou manquée, il me faudra encore un ou deux mois pour retourner en France. Ainsi en un an j'aurai été embarqué près de six mois.... Il est inconcevable combien j'aurai vu en moins d'une année d'orages, de combats, de nau-

frages, de pays, de climats différents, de mœurs nouvelles, de camps, de marches. Mes deux campagnes n'auront pas eu d'intervalle et n'en feront qu'une.... Je suis ici dans une chambre immense, où j'ai un véritable lit bien bon.... On fait fort bonne chère, mais on est un peu trop nombreux. Nous sommes quarante-deux officiers, heureusement j'y suis le seul colonel, ce qui fait qu'étant le commandant des troupes de terre, toutes les commodités et les préférences possibles y sont pour moi.... J'ai été tellement en course, tellement occupé, si mal campé et si souffrant de la mer, du chaud et du froid que depuis que je t'ai quitté, je n'ai fait d'autre ouvrage que le conte que je t'ai envoyé des Açores. Mon seul travail a été de me perfectionner dans l'anglais, et de lire beaucoup de mémoires relatifs au lieux que j'ai vus, et à ceux que je vais voir. J'ai cependant fait une chanson pour toi que je vais t'envoyer.

CHANSON

Sur l'air : *Aimable jeunesse*
 Livrez-vous à la tendresse.

D'Hébé la jeunesse
Et des Grâces la finesse,
De Minerve la sagesse
Et de Vénus la tendresse,
La fraîcheur d'Aurore,
La douce haleine de Flore,
Tout cela n'est rien encore

Près
De tes
Attraits.

Il n'est point de sage
Qui ne te rendît hommage.
Oui, le cœur le plus sauvage
Pour toi s'attendrirait,
Et le plus volage
Plus ne changerait.

D'Hébé la jeunesse...

On recommence jusqu'à *tes attraits*.

Ton amour, belle Sylvie,
Rend mes jours dignes d'envie.
Je te dois la vie
De mon cœur.

Ton doute m'offense,
 Ne crains point mon inconstance.
 J'ai pour guide,
 Pour Égide
 Le bonheur.

D'Hébé la jeunesse...

On recommence jusqu'à *tes attraits*.

FIN

A Porto-Cabello, dans le golfe Triste,
 province de Caracas, ce 10 février 1783.

Enfin je puis t'écrire et j'ai reçu toutes tes lettres de la *Danaë*; mais je ne m'attendais pas à les recevoir dans le continent de l'Amérique méridionale.... Je ne te dirai rien de ma route, lis ma lettre à mon père, je lui mande l'historique de notre marche. Nous avons couru beaucoup de dangers, nous avons eu beaucoup de tempêtes; nous avons perdu un beau vaisseau, et beaucoup de braves gens, mais ma santé a tenu bon, et je commence à la croire de fer. Je t'écrirai par une autre occasion beaucoup de détails. Ce

pays-ci peut en fournir de curieux : il est presque aussi sauvage que du temps des Incas. Mais j'arrive, il part une occasion : elle va partir et l'on ne vient que de me le dire. Je suis au désespoir d'avoir été à la chasse ce matin, je t'en aurais écrit bien plus long qu'un petit chiffon de papier comme celui-ci. J'en veux bien aux perroquets et aux perruches de m'avoir enlevé une matinée qui pouvait t'être consacrée. Je commande ici le régiment : Saint-Maime est avec ses grenadiers à Curaçao. Son vaisseau est sans gouvernail et fait beaucoup d'eau. Je ne sais quand nous partirons d'ici ; nous avons à réparer tous nos mâts, toutes nos voiles, et nous attendons M. d'Estaing ou la paix.

A Porto-Cabello, ce 24 février 1783.

Jusqu'à présent je me porte fort bien ici. Il est vrai que je soigne infiniment ma santé et que je mène la vie la plus réglée qu'il m'est possible. Tous les soirs, je suis couché

à neuf heures, tous les matins je suis levé entre quatre et cinq. Je me plonge dans un tonneau d'eau froide, je sors pour aller dans les montagnes pour tirer quelques animaux, et examiner les plantes singulières dont abonde ce pays. A huit heures je rentre pour éviter le soleil qui est ici plus chaud à neuf heures qu'il ne l'est en France à midi dans la canicule. Je reste à végéter chez moi jusqu'à midi, je m'habille et je vais dîner fort sobrement ou je mange un morceau chez moi; après dîner je me livre de nouveau à mes pensées ou à ma végétation, à six heures je vais à la promenade avec les généraux ou avec mes amis, et je reviens me mettre *in mio letto*. A déjeuner je ne mange que des fruits qui passent ici pour être fort sains, comme l'avocat, la banane et la sapotille, et je ne soupe jamais. J'espère qu'avec ces précautions je te ramènerai ton mari en parfaite santé! Nous attendons avec bien de l'impatience M. d'Estaing ou la nouvelle de la paix. ... Ce qui me fâche le plus dans ma longue absence, c'est que n'ayant eu qu'un combat de mer dans nos deux campagnes si l'on

n'attaque pas la Jamaïque, on ne comptera pour rien nos fatigues et nos dangers, et cependant il n'y a pas un seul de nous qui n'aimât mieux se battre deux fois la semaine que de refaire une campagne semblable à celle que nous avons faite de Boston ici : mais je connais les habitants de Paris, ils ne connaissent dans la guerre que les batailles, et tranquilles au coin de leurs feux, ils pensent qu'on parcourt l'univers en temps de guerre avec autant de facilité sur mer qu'ils le parcourent sur leurs cartes. Je ne crois pas cependant qu'on puisse faire de campagne aussi périlleuse, aussi fatigante, aussi effrayante et aussi variée que celles que j'ai faites sans un moment de trêve depuis le mois de mai dernier. Jouer quatre ou cinq cents fois sa vie à croix ou pile, avoir huit ou dix tempêtes, les plus longues traversées, un combat presque sans exemple de quatre heures d'une frégate contre un vaisseau de soixante-quatorze, poursuivi par huit vaisseaux ennemis entrer dans la Delaware sans pilote, y échouer, y perdre une moitié de notre monde et de nos effets, traverser

l'Amérique septentrionale seul, sans secours, sans hardes, sans escorte, porter ainsi à la barbe de l'ennemi les dépêches les plus importantes jusqu'à la rivière du Nord, camper à portée des Anglais, faire dans un froid rigoureux la marche la plus pénible dans les neiges jusqu'à Boston, s'y embarquer, être en perdition sur la côte d'Acadie pendant trois jours, pendant huit autres jours être en proie aux tempêtes, perdre toutes nos voiles, nos convois, être toujours entre la vie et la mort, de là entrer dans la zone torride, être obligé de passer entre deux armées navales anglaises avec toutes les inquiétudes qu'un pareil voisinage peut donner, et arriver sur des côtes barbares sans pilotes, étant à chaque instant dans le cas de nous perdre, et voyant périr sous nos yeux un de nos meilleurs vaisseaux; nous trouver ensuite dans un lieu sauvage, ignoré du reste du monde, brûlé par le soleil, et couvert de sauvages, de reptiles et de bêtes hideuses, y attendre dans une ignorance absolue ou la paix ou l'ordre d'aller à la Jamaïque: voilà ce qu'on appellera à Paris un voyage tout simple

auquel on refusera sans doute le nom de campagne militaire.

Je ne fais qu'à toi seul ces plaintes : ne les communique pas. Si j'avais eu la gloire pour objet, je serais trop malheureux. Mon but a été de faire parfaitement mon devoir, je l'ai rempli et je suis content.

A Porto-Cabello, le jeudi gras 1783.

Je suis au comble de la joie, mon cher Amour, je viens d'apprendre que j'ai un régiment de dragons... dès que les circonstances me le permettront, je quitterai les lieux où le devoir me retient pour voler à ceux où l'amour, la reconnaissance et le bonheur m'appellent et m'attendent.

A Porto-Cabello, ce 9 mars 1783.

Encore un petit mot de ce vilain Porto-Cabello que je brûle de quitter pour t'aller rejoindre. Je viens de faire dans ce vaste et

brûlant continent un des voyages les plus curieux qu'on puisse faire ; je suis charmé de l'avoir fait, mais je ne voudrais pas le recommencer, on y rencontre trop d'obstacles, on y éprouve des chaleurs trop dévorantes, on y court trop de dangers. Je ne t'en dis rien actuellement parce que j'en écris la relation, et qu'elle te plaira d'avantage lorsque tu la liras, si tu ne sais rien auparavant de ce qu'elle doit contenir. Ce que je te dirai, c'est qu'autant notre voyage a été curieux et fatigant, autant la fin en a été romanesque et douce, et je regrette à chaque instant de n'être plus dans la ville de Carraque¹, où nous étions comblés de politesses, entourés de plaisirs, où nous jouissions de la température la plus douce, de la verdure de tous les mois, des fleurs de toutes les saisons, des fruits de toutes les parties du monde, et des fêtes de tous les genres. Le devoir m'a rappelé dans cet infâme égoût de l'Amérique qui ressemble à un enfer en comparaison du paradis terrestre que nous venons de quitter.... J'ai soutenu à merveille les ardeurs du

1. Caracas.

soleil, les mauvais gîtes, les fatigues excessives de mon voyage, et je me porte fort bien. Mais j'enrage d'être ici; il y fait si chaud que je n'ai la force ni d'y lire, ni d'y écrire deux pages par jour. On y est continuellement en eau, et on n'y connaît d'autre volupté que la stupidité et l'inaction.

A Porto-Cabello, ce 16 mars 1783.

Après avoir été dans la plus profonde ignorance de toute espèce de nouvelles, nous venons d'en recevoir de Saint-Dominique qui augmentent nos inquiétudes sur notre sort en nous apprenant qu'au lieu de faire la paix là-bas comme nous l'imaginions, vous vous amusez à la rompre. Nous attendons par conséquent M. d'Estaing de jour en jour, sans savoir où il nous conduira, car je ne crois plus à la Jamaïque, il est trop tard, et ce serait des peines, des hommes et du temps perdu.... Nous menons ici une vie assez triste; il y fait une chaleur si excessive que, de huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, on ne peut se remuer sans

risquer de se faire bouillir la cervelle et de se rendre malade. J'ai cependant couru déjà une fois ce risque-là pour voir l'intérieur du continent, mais quoique je ne m'en sois pas mal trouvé, je n'y retournerai plus, car je n'ai de ma vie éprouvé une lassitude ni une chaleur plus horrible. Il est vrai que le motif de curiosité qui m'a poussé à faire cette course était fort naturel; le pays est extrêmement curieux à voir, et très peu connu. Les Espagnols évitent avec grand soin ordinairement que les Européens ne pénétrèrent dans l'intérieur de leurs colonies; toute administration vicieuse, ignorante, despotique et cruelle craint d'être vue de près; elle ne peut inspirer une sorte de respect qu'en restant invisible, et ressemble aux oracles des Dieux des payens qui devinrent muets dès que des pieds profanes pénétrèrent dans le sanctuaire des temples, dès que des mains hardies eurent levé les voiles de leurs autels, et surtout dès que des yeux clairvoyants eurent découvert les ressorts grossiers et cachés qui faisaient parler leurs automates sacrés. Les Espagnols craignent d'ailleurs que des étran-

gers instruits n'instruisent leurs malheureux sujets, qu'ils ont intérêt à tenir dans l'ignorance; plus les fers dont ils les accablent sont lourds, plus il leur est important de leur cacher qu'ils les peuvent briser facilement. Mais malgré leurs soins, malgré la superstition, l'instruction commence à se répandre, l'esprit de commerce à naître, celui de mécontentement à fomentier, et d'ici à cinquante ans ce pays sera le théâtre d'une révolution pareille à celle de l'Amérique du Nord. L'année dernière dans le Pérou, dont cette province est limitrophe, un descendant des anciens Incas, nommé Tupac Amaron, s'est révolté à la tête de vingt mille hommes; il a été défait, mais il aura des vengeurs; on prétend même qu'il en paraît déjà, mais je n'ai pas encore pu m'assurer si ce qu'on m'a dit à ce sujet est entièrement vrai. Celui qui s'est ouvert à moi m'a dit qu'il était fait défense sous peine de la vie à tout Espagnol de parler de cette nouvelle révolte, tant on craint que le feu ne se communique et ne devienne un incendie en en laissant apercevoir la moindre étincelle.

Ce qui pourrait retarder la révolution serait le naturel des Indiens : ce sont les plus doux et les plus paresseux des hommes ; il faut que l'injustice soit extrême pour les porter à l'indépendance, car on est forcé en les voyant d'avouer qu'ils semblent faits pour l'esclavage : il est vrai que l'esclavage aussi peut les avoir abrutis à ce point, d'autant qu'on m'assure que les Indiens plus éloignés et plus sauvages sont moins doux, plus énergiques et moins indolents. J'ai vu plusieurs familles indiennes, je leur ai parlé, et je me suis assuré en peu de temps que leur esprit était aussi peu orné que leurs corps qui sont encore tout nus. Plusieurs ne profitent même pas contre les bêtes de cette fatale invention de la poudre qu'on leur a portée et qui les a conquis, et j'en ai rencontré dans les forêts qui allaient chercher leur proie avec des flèches et un arc.

Les plus redoutables ennemis des Espagnols ici sont des gens issus d'Espagnols, mais nés dans le pays. Comme l'intérêt est leur dieu, et que la cour d'Espagne les gêne d'une manière barbare dans le com-

merce, ils font continuellement une guerre sourde de contrebande, qui nourrit leur haine contre leurs tyrans, qui les lie avec les Anglais et avec les Hollandais qui viennent armés pour prendre leurs marchandises sans payer de droits. De sorte qu'il y a continuellement sur cette côte, même pendant la paix, de petits combats de terre et de mer qui sont le prélude de combats plus longs, plus importants et plus éloignés.

Autant l'intérieur de ce beau continent est agréable, fertile, sain, tempéré en plusieurs lieux, autant la nature s'y développe sous mille formes enchanteresses, autant d'un autre côté ses rivages sont affreux. On dirait que le ciel avait voulu en défendre l'entrée aux barbares Européens par des obstacles invincibles. Il est encadré de toutes parts par une chaîne de montagnes noires et arides qui s'élèvent aux cieux, de sorte qu'en y arrivant on ne découvre la terre du bout des mâts qu'en regardant au-dessus des nuages. Entre ces montagnes et la mer il n'y a souvent pas une toise de plage, et les

plaines les plus larges n'y ont pas une lieue : encore sont-elles marécageuses, infectées et brûlées éternellement par le soleil qui redouble de force en se réfléchissant sur ces rocs menaçants qui les écrasent. Aussi tous les ports de l'Amérique méridionale sont pleins de maladies infâmes. Les Européens s'en préservent par beaucoup de repos, par beaucoup de propreté et par un régime sain. Mais ils ne pourraient pas y rester six mois sans y perdre pour toujours leur couleur européenne, et sans y avoir des fièvres de langueur dont le départ est le seul remède. Quand on n'y reste que deux mois comme nous, le climat n'a pas le temps d'influer, il ne fait que l'effet des autres pays de l'Amérique méridionale qui est de maigrir un peu ceux qui se conduisent bien, mais de punir violemment ceux qui vivent sans tempérance et sans précaution. Il faut être fol ici pour vouloir faire le galant, car toutes les femmes noires, blanches ou cuivrées naissent et vivent avec le mal dont Christophe Colomb a fait présent à l'Europe. Il faut convenir que don Solano nous

a donné là un bien vilain rendez-vous : d'ailleurs il y manque, ce qui est infâme, et mérite au moins la pendaison.

Autant je suis dégoûté de Porto-Cabello, autant, comme je te l'ai dit, j'ai été satisfait de l'intérieur des montagnes et des vastes plaines qui sont au delà. Surtout j'ai été enchanté de Léon de Carraque; c'est un petit paradis terrestre, je voudrais y passer ma vie avec toi; on n'y connaît ni hiver, ni canicule, c'est un printemps éternel. J'y ai été reçu à merveille, j'y ai vu des Espagnols instruits, honnêtes, hospitaliers, qui feraient honneur à tous les pays, et qui par conséquent rougissent intérieurement du leur, en l'excusant tout haut. Ils suivent extérieurement les formes superstitieuses qu'ils méprisent, et servent le mieux qu'ils peuvent une administration vicieuse qu'ils désapprouvent. Le gouverneur général, don Manuel Gonzalès, m'a comblé de bons traitements. Le trésorier, don Francisco Vidando, neveu du ministre de la guerre Mousquès, m'a paru fort honnête, fort éclairé et fort aimable. Ils nous ont donné des bals, des

goûters, des soupers, des fêtes, et toutes les lumières qu'il leur était permis de donner. L'intendant nous a fait le même accueil, mais avec moins de loyauté. C'est l'ennemi des Français, et surtout celui des honnêtes gens. Il s'est emparé à lui tout seul du commerce de toutes les provinces de Cumana, de l'Orénoque, de Carraque, de Vénézuéla, de Marguerite, de la Trinité. Rien ne se vend que par ses mains; il détruit toute espèce d'espoir d'étendre le commerce ici, en en bannissant la liberté, nous refuse tout ce dont nous avons besoin, est détesté dans ce pays, dont il hâtera la ruine et la révolution; mais il s'y enrichit d'une manière si rapide qu'il est tout consolé de la haine et du mépris public. Il s'appelle don Joseph d'*Avâlos*. Je trouve que son nom tout seul fait son portrait : c'est M. Turcaret qu'on ferait intendant de province.

Je pense que je t'ai dit là beaucoup de choses qui t'intéresseront peut-être fort peu, mais tu les diras en partie à mon père à qui je n'écris aujourd'hui qu'un mot, et qui n'a pas le temps, je crois, de me lire longue-

ment. Je suis ici toujours avec Boson qui ne me quitte pas..., je vis beaucoup avec Champcenetz, Deux-Ponts¹ et Fersen. Saint-Maime est resté à Curaçao, ce qui fait que je commande ici son régiment en attendant que j'aille rejoindre le mien. Je vis à merveille avec la marine : j'aime à la folie mon capitaine, le commandeur de Glandevéz : c'est le plus habile, le plus brave et le meilleur homme du monde. Le prince de Broglie est encore à Carraque; les belles lui ont un peu tourné la tête; il est vrai qu'elles y sont fort coquettes, fort jolies, et fort romanesques. Il demande à être mon colonel en second s'il n'est pas nommé²; c'est obligeant infiniment. Témoignes-en ma reconnaissance à M. le maréchal de Broglie, et parles-en à mon père.

1. Le comte Christian de Deux-Ponts, colonel d'un régiment au service de France qui portait son nom.

2. S'il n'est pas nommé *colonel commandant*.

Dans mon habitation, au Cul-de-Sac,
près de Port-au-Prince, ce 15 avril 1783.

Je suis tout étonné d'être ici chez moi, au milieu d'une foule d'esclaves qui se mettent à genoux quand ils me parlent, et dont la vie ou la mort est entre mes mains.... Je suis arrivé sur une frégate au port de Jacmel le 12 d'avril, de là à cheval à Léogane malgré les montagnes et le soleil, le 13 au Port-au-Prince, et le 14 ici. J'en repartirai le 21 pour être au Cap le 25. J'espère cinq ou six jours après m'embarquer pour la France et t'embrasser à la fin de juin, après avoir vu en moins d'un an les Açores, toute l'Amérique du Nord depuis le Maryland jusqu'à Boston, Porto-Rico, les côtes de la Nouvelle-Espagne, un voyage unique dans l'intérieur du continent près des Cordillères, de l'Orénoque et du Pérou, l'île hollandaise de Curaçao, et après avoir traversé toute l'île de Saint-Domingue qui a quatre-vingt lieues de largeur. J'aurai vu un combat, des tem-

pètes, des naufrages, des camps près de l'ennemi, des marches de deux mois dans la neige, j'aurai vu des climats sauvages au sud où ne va jamais nul Européen, et je retournerai prendre possession de ma petite et d'un régiment de dragons après avoir vu mes biens à Saint-Domingue et avant que l'année ne soit expirée. Tu conviendras qu'il faut un corps de fer pour cela, et que mon voyage est si serré, si rempli d'aventures, si varié et si pénible qu'il est à peine croyable.